

LA VIE ET DEMIE

être quatre ou cinq mille à la Maison du Combattant. Elle se rappela la dernière parole du petit frère de Bébé-Hollandais : « Quand ces choses-là se passent en Afrique du Sud, nous aboyons. Quand elles se passent chez nous-mêmes, la radio nationale... » Il était tombé. Les balles qui avaient creusé son front devaient tuer Chaidana.

Le taxi s'était arrêté, Chaidana n'en bougea pas.

— C'est ici madame, dit le chauffeur.

— Oui, monsieur, c'est ici.

Extrait
[superposition
passé / présent]

— Où est-elle ? rugissait le Guide Providentiel en piquant de sa fourchette la gorge du docteur.

C'était le dimanche soir, jour où le Guide Providentiel mangeait saignante la viande des Quatre Saisons. On y ajoutait de l'huile, du vinaigre et trois doses d'un alcool local sophistiqué. En temps normal, le guide aurait roté plusieurs fois, il se serait sérieusement léché les doigts avant de prononcer l'éternel bout de phrase : « Le kampechianata¹, ça vous ajoute un peu de chair dans la chair. »

— Où est-elle ?

Un faible vrombissement arrivait dans les oreilles mortes du docteur. Mais comment sortir un mot de cette gorge creusée et pimentée ? L'homme pensait à ce bon vieux temps où le prédécesseur du Guide Providentiel, le président Oscario de Chiabolata l'avait fait ministre de la Santé publique. C'était cette époque amusante où lui ne savait pas comment ça se passe.

1. Nom que le guide donnait à son plat de viande crue.

Il avait été servi par la belle curiosité tribale. Rapidement, son ami Chavouala de l'Éducation nationale, lui apprit à tirer les trente-huit ficelles d'un ministère. « Ta situation est payante. Tu dois savoir te débrouiller... »

Les routes allaient dans trois directions, toutes : les femmes, les vins, l'argent. Il fallait être très con pour chercher ailleurs. Ne pas faire comme tout le monde c'est la preuve qu'on est crétin. « ... Tu verras : les trucs ne sont pas nombreux pour faire de toi un homme riche, respecté, craint. Car, en fait, dans le système où nous sommes, si on n'est pas craint, on n'est rien. Et dans tout ça, le plus simple c'est le pognon. Le pognon vient de là-haut. Tu n'as qu'à bien ouvrir les mains. D'abord tu te fabriques des marchés : médicaments, constructions, équipement, missions. Un ministre est formé — tu dois savoir cette règle du jeu —, un ministre est formé de vingt pour cent des dépenses de son ministère. Si tu as de la poigne, tu peux fatiguer le chiffre à trente, voire quarante pour cent. Comme tu es à la Santé, commence par le petit coup de la peinture. Tu choisis une couleur heureuse, tu sors un décret : la peinture blanche pour tous les locaux sanitaires. Tu y verses des millions. Tu mets ta main entre les millions et la peinture pour retenir les vingt pour cent. Puis tu viendras aux réparations : là c'est toujours coûteux pour une jeune nation et les chiffres sont faciles à fatiguer. Tu passeras aux cartes, aux tableaux publicitaires : par exemple, tu écris dans tout le pays que le moustique est un ennemi du peuple.

Tu y mettras facilement huit cents millions. Si tu as une main agile, tu... »

— Où est-elle ?

La fourchette avait crevé la peau à un nouvel endroit. Le docteur eut un petit mouvement, la langue bougea, mais aucun mot plus lourd que le vent n'en sortit.

Il aurait voulu dire un mot, un seul avant de mourir — mais tous les mots avaient durci dans sa gorge, tous les mots crevaient à fleur de salive. Cette salive déjà pimentée, déjà solide, déjà rouge mort. Le rouge vivant était sur les quatre tiges palmées de la fourchette excellente. « ... Le travail d'un bon ministre, c'est d'être constamment en mission. Comment j'ai réussi, moi ? Moi qui suis venu en poste avec des bulletins nuls et deux cent mille rouges. Tu connaissais mon compte : deux cent mille trois cent soixante-sept francs rouges. Moi qui ne vivais plus que de francs rouges. Tu connaissais mes difficultés quand le cousin Bertanio est parti de la Banque du Peuple pour le Développement, quand ils ont donné sa place à Belampire. Quand j'ai failli me suicider, quand j'ai compris que même le suicide, c'est pour les courageux, pas pour nous les lâches. Mais j'ai quand même percé. Question d'audace et de foi. Par exemple, un jour, un type vient me proposer un manuel à mettre au programme des lycées et collèges. Un vrai travail de cochon : un roman écrit par son cousin et où il y avait des odeurs révolutionnaires. Il offrait trois pour cent. J'ai tiré le chiffre à huit pour cent. Le mec n'y perdait rien puisque,

étant ministre de la Culture, il avait fait éditer le roman de son cousin avec l'argent des Affaires culturelles. Huit pour cent contre une simple signature. J'ai patronné le marché de la construction scolaire. Tu peux en faire autant pour les centres médico-sociaux ; il faut construire et nous construisons toujours, parce que cette activité-là paye bien son ministre. Enfin, ose, et tu verras comment les petits ruisseaux font de grandes rivières. »

En quatre ans, les petits ruisseaux avaient fait des fleuves. Le docteur commençait à parler des petits ruisseaux qui peuvent faire des mers. Le docteur Tchhi, comme on l'appelait à l'époque, mena la vie des VVVF¹ qu'on appelait la vie avec trois V. Il construisit quatre villas, acheta une voiture à huit belles filles. Il construisit la maison pour deux maîtresses : c'était l'époque où les femmes s'appelaient bureaux et où l'on parlait sans gêne d'un neuvième ou dixième bureau. Il vécut une vie vraiment ministérielle.

— Où est-elle ?

On l'avait emmené à poil devant le Guide Providentiel qui n'eut aucun mal à lui sectionner le « Monsieur » pour le mettre en tenue d'accusé, comme on aimait dire ici. Beaucoup de ses orteils étaient restés dans la chambre de torture, il avait d'audacieux lambeaux à la place des lèvres et, à celle des oreilles deux vastes parenthèses de sang mort, les yeux avaient disparu dans le boursoufflement excessif du visage, laissant deux

1. Villas, voitures, vins, femmes.

*... dualité corps vie, c une enveloppe
... carnationnelle, vil, tortue
Et ce qui met le corps à l'opposé
vie.*

rayons de lumière noire dans deux grands trous d'ombre. On se demandait comment une vie pouvait s'entêter à rester au fond d'une épave que même la forme humaine avait fui. Mais la vie des autres est dure. La vie des autres est têtue.

— Où est-elle ? tu vas le dire ou bien je te mangerai cru.

Le docteur pensa à ce jour de mai où son père se tua en lui laissant une phrase dans les oreilles : « J'ai assez d'arguments pour tuer la vie. » Il voulait et avait essayé de la haïr, mais la haine, c'est finalement trop vaste pour un père que vous avez surpris en flagrant délit de peur. La solitude. La solitude. La plus grande réalité de l'homme c'est la solitude. Quoi qu'on fasse. Simulacres sociaux. Simulacres d'amour. Duperie. Tu es seul en toi. Tu viens seul, tu bouges seul, tu iras seul, et...

— Où est-elle ?

Même cette voix qui demande est une forme de solitude. C'est bien fait d'ailleurs : tu n'existerais pas autrement. Seul dans cette nudité qu'on éparpille. Et quand ça te fait peur, tu montes frapper à tous les corps, à tous les autres, pour réveiller le simulacre. Toute vérité tue.

— Ou bien je te casse les côtes.

La fourchette avait touché l'os, le docteur sentit la douleur s'allumer puis s'éteindre, puis s'allumer, puis s'éteindre. La fourchette s'enfonça dans les côtes, inscrivant la même onde de douleur.

— Où est-elle ?

*par huer qq un (un 37) mais la vie
allo-m-7 savoir*

Tu es seul. Tu es seul. Seul au monde. Laisse leur simulacre. Tu n'appartiens à personne d'autre que toi. Oui. Le corps est une traïrise : il vous vend à l'extérieur, il vous met à la disposition des autres. Tout le reste se défend bien.

Le meeting s'était terminé en queue de tortue pour la simple raison qu'il avait commencé en queue de poisson. Au moment où les éléments de la milice mettaient les présences sur les cartes de fidélité en attendant l'arrivée du Guide Providentiel, la foule avait cru entrevoir Martial sur le podium. La blessure au front saignait sous le tampon de gaze, sur sa poitrine pendait la croix du prophète Mouzediba, tout le monde eut la gorge morte pendant un instant. Après un long murmure qui permit aux assistants de confirmer leur vision, la foule explosa en délicieux délire. En plusieurs régions de la multitude monta le chant de la résurrection du prophète. L'armée dut intervenir. On avait dû abattre cinq jeunes cons qui avaient crié « à bas la dictature ». Trois autres cons avaient été abattus pour un délit plus grave : ils avaient crié « Vive Martial ! ». Mais la tension était restée forte. Les chrétiens disaient avoir vu Martial aux côtés du chevelu de Nazareth. « C'est le Jugement. C'est le Jugement », clamait ça et là une voix dans la multitude de ces gens qui, tout compte fait, n'étaient plus dans la vie que pour attendre le Jugement. Même les grands matérialistes avaient fini par souhaiter le Jugement :

— On n'a plus qu'une issue : le Jugement, avait déclaré ultimement le ministre de la Défense fusillé

dictature - police, foules armées

quelques jours auparavant pour haute trahison. On finira mal s'il n'y a pas de Jugement.

— Il n'y a personne à juger à part les cons comme vous, avait répondu le lieutenant chargé de l'exécution.

Peu avant l'arrivée du Guide Providentiel la foule s'était à nouveau agitée, avec la police qui essayait de mettre la main sur un jeune homme qui avait crié « A bas les flics et la ficaille ! » et qui se faufilait maintenant dans la multitude. Pour éviter de trop longues perturbations, on avait pêché une tête au hasard des mains, dans la région de la foule d'où les mots étaient sortis, on l'emmena sous une tornade de coups de crosses — un sang frais s'échappait des mains des policiers. Mais bientôt une voix s'était élevée plus haute dans une autre région de la foule : « Lâchez-le, bande de cons. C'est pas lui, c'est moi. » Il y eut tellement de « c'est pas lui, c'est moi », que les policiers durent se contenter de leur première proie. Un semblant d'ordre était rétabli dans la foule et le directeur central des Affaires protocolaires arrangea la venue du guide qui arriva au milieu d'une forêt de fusils. L'homme fut applaudi comme un but de championnat par certaines régions de la foule. Le Guide Providentiel monta sur le podium, quatre couronnes de fusils s'étaient refermées sur lui, si bien que la grande foule l'entendait sans le voir. Le discours commença comme d'habitude, avec le guide criant tout haut, le poing tendu vers le ciel :

— Nous voulons reprendre !